

n'a jamais eu de force, car malgré son contrôle sur l'armée, cette armée ne lui obéissait que lorsqu'elle était bien équipée et bien payée, ce qui lui arrivait fort rarement; aussi, la trouvait-on toujours prête à donner son concours au premier général venu qui lui promettait piastres ou pillage. Sous la dictature de Santa-Anna, l'ordre régna pourtant un peu; les diverses branches de l'administration publique s'améliorèrent; les rentes furent payées avec assez d'exactitude, ainsi que les traitements des employés; l'armée, mise sur un meilleur pied, se disposait à envahir de nouveau le Texas, après avoir triomphé sous le général Woll; le commerce, et l'agriculture prospéraient. Le chemin de fer de Vera-Cruz à Medellin fut commencé; le théâtre de Santa-Anna fut construit; plusieurs autres travaux d'utilité publique furent achevés; il n'y eut ni emprunts forcés, ni expropriations, ni bannissements, ni condamnations à mort. De longtemps le Mexique n'avait joui d'autant de calme et de prospérité.

Ce bonheur relatif et précaire donna l'idée à certains personnages amis de Santa-Anna et patriotes, de proclamer le plan de Landero, révélé par Ampudia, et de laisser la dictature à Santa-Anna, tout en modifiant le premier projet. Le 9 décembre 1842, les généraux Ignacio Gutierrez, J. Maria Rincon et toute l'armée du département de S. Luis Potosi, firent un pronunciamiento, déclarant — « ne pas reconnaître le congrès constituant, pour avoir contrarié la volonté de la nation, par la promulgation de lois fondamentales qui s'éloignent autant de la constitution de 1824, comme des mesquines restrictions contenues dans la constitution de 1836. Dans le troisième article de cette proclamation, Santa-Anna était de nouveau reconnu président, et D. Nicolas Bravo vice-président. Les motifs de ce pronunciamiento sont détaillés dans un appel à la nation des plus remarquables. On y représente le congrès comme ayant manqué à tous les devoirs que lui imposait le plan de Tacubaya, au nom duquel il avait été convoqué, et l'on critique vivement les princi-

paux articles, déjà connus, de la constitution nouvelle. Ce mouvement ne fut pas plus secondé par le président que celui préparé par Ampudia et Landero; Santa-Anna permit la promulgation des BASES ORGANIQUES, mais peu de temps après, le congrès s'étant déclaré en guerre ouverte avec le pouvoir exécutif, il fut obligé de faire dissoudre la chambre par le général Bravo. L'exécution de cette mesure n'amena pas la moindre révolution.

La correspondance du général Reyes nous apprend que le général Woll, alors à Guerrero, à la veille de retourner au Texas, était menacé d'aller au Yucatan combattre les insurgés. Voici quelques extraits de ses lettres adressées au collègue qu'il avait si bien reçu à San Fernando. — « Saltillo, 28 février 1843. — On dit que les bateaux à vapeur sont arrivés à Matamoros pour transporter au Yucatan le général Woll, avec mille fantassins choisis... Je serais très contrarié si l'on vous envoyait au Yucatan où commande en chef Peña Barragan; on dit que Miñon et Morales n'ont pas voulu jurer les décrets sur la nouvelle réorganisation... Cela me paraît une fable... On dit aussi que du côté de Monterey, Ampudia s'est démis du commandement de l'armée... 2 mars... Je me réjouis de ce que le gouvernement ne vous a pas séparé du commandement de cette armée — celle de Rio Grande — parce que votre permanence dans ce commandement est un bienfait... et parce que les projets et vues de Canalès s'évanouiront, du moment où le général Arista, avec lequel il pouvait s'entendre, s'éloignant de ce théâtre, vous saurez le maintenir dans les limites que lui imposent les lois et le devoir.

« Je suppose que vous savez déjà que Mejia — D. Francisco — est arrivé mercredi avec cent soixante aventuriers texiens qu'il reprit et desquels seize doivent être fusillés. Les habitants ont fait une représentation à Mejia pour suspendre l'exécution, et ont envoyé une pétition au gouvernement pour qu'on leur accordât la vie. Mejia m'a consulté et comme vous connaissez mon opinion sur les fusillades, vous

saurez que je me suis uni aux Saltilleros et pense comme eux. Je vous connais trop bien pour douter un instant que vous n'approuviez ma conduite, étant sûr que vous auriez agi de même pour sauver la vie à ces seize diables. — Isidro Reyes. »

Ces Texiens dont il est question étaient des prisonniers qui se révoltèrent à Mier et parvinrent à s'échapper des mains des Mexicains, non sans avoir fait quelques victimes. Ce D. Francisco Mejia qui les avait repris était gouverneur et commandant général du Coahuila et du Texas. Une lettre de lui, datée de Saltillo, 18 mars 1843, donne les détails suivants sur cette affaire... « Le gouvernement suprême, justement irrité contre ces ingrats qui ont si mal répondu au traitement hospitalier qu'ils reçurent dès leur arrivée à Mier, a décidé qu'ils seraient décimés et que ceux sur lesquels tomberait le sort fussent immédiatement fusillés. Mais à peine cet ordre eut-il transpiré dans la ville que je reçus des pétitions les plus humbles de l'assemblée départementale, de la municipalité, du clergé, des principaux habitants et des dames les plus notables de la ville qui suppliaient le suprême magistrat de la nation de commuer la peine méritée par ces colons. Dans ce pénible conflit j'ai envoyé ces pétitions au président par un courrier extraordinaire; en attendant la suprême résolution, j'ai reçu un autre ordre pour fusiller tous ceux qui seraient pris. N'ayant pas de troupes suffisantes, j'ai différé l'exécution. J'espère pendant ce temps recevoir la réponse que je désire. — Francisco Mejia. »

Cette réponse fut clément; mais Santa-Anna détestait tellement les Américains, comprenant qu'ils étaient les plus mortels ennemis de sa patrie, qu'il aurait toujours voulu faire fusiller ceux qui tombaient en son pouvoir, et ce n'est qu'à son corps défendant qu'il leur faisait grâce. Le général Almonte, alors ministre du Mexique aux États-Unis, écrivit de Washington le 7 avril 1843, au sujet de ces flibustiers... « Les Texiens ont perdu les sympathies de ce pays et doivent espérer peu de secours dans la prochaine querelle avec

nous; il est nécessaire de profiter d'une si belle occasion, c'est ainsi que je l'ai dit à notre aimé Santa-Anna. » — Le président en profita, en effet, et donna l'ordre au général Woll d'envahir le Texas avec mille hommes. Presque toutes ses lettres du mois de juin se rattachent à cette expédition et aux ennuis causés au gouvernement par le général Ortega, pour avoir entravé la formation d'un camp retranché et de barraques pour l'armée à Sabinas, point situé entre le Rio Grande et le Nueces. Cette campagne ne se fit pourtant pas, mais avant d'en indiquer les raisons, je dois citer une lettre de Santa-Anna au général Woll, datée du 21 juin et dans laquelle il donne des renseignements également inédits, sur les événements du Yucatan.

« ... La capitulation du général Peña est positive et les journaux en auront déjà donné les détails. Il est impossible de trouver des paroles capables d'exprimer l'indignation que m'a fait éprouver la honteuse et inattendue conduite de ce général, chargé du commandement d'une si belle division, à la tête de laquelle il pouvait enfoncer les portes de la gloire. Mais il ne l'a pas voulu; il a préféré s'ensevelir dans la fange de l'ignominie, prolongeant la guerre par sa lâcheté et son ineptie, et obligeant la nation à faire de nouveaux sacrifices. Elle les fera sans doute, à l'entrée de l'hiver prochain, parce qu'une fois le dessein manifesté de remettre sous l'obéissance le département rebelle du Yucatan, il ne sera pas abandonné. Ainsi l'exigent l'honneur national et l'intégrité du territoire.

« Je désire que l'on règle à Matamoras les affaires de la douane, dont les produits doivent servir à l'entretien de la première brigade. Je ne puis moins faire que de croire qu'il y a là-bas beaucoup de désordres auxquels il faut couper court immédiatement, si nous voulons qu'un jour il y ait de la régularité dans le recouvrement et la distribution des revenus. L'économie est une affaire des plus importantes que je vous ai recommandées, et je ne doute pas que vous vous en acquitterez avec l'efficacité et l'honorabilité dont vous

avez déjà donné tant de preuves. Faites à votre discrétion rendre des comptes à tous les fonctionnaires, sans craindre ni les murmures, ni la critique de personne. Soyez inflexible envers ceux qui malversent ou donnent aux trésors de l'État une destination illégale, et soyez sûr que le gouvernement vous appuiera dans tout ce qui tendra à systématiser la comptabilité militaire et augmenter les ressources du trésor public... — A. L. de Santa-Anna. »

Ces recommandations étaient faites, mais il aurait fallu sévir contre les délinquants, dont on lui révélait les manœuvres frauduleuses; Santa-Anna, par faiblesse, n'osa jamais procéder contre eux; aussi l'accusa-t-on de connivence maintes fois, — quand il n'était pas au pouvoir. — A ce sujet, je me rappelle que souvent les généraux commandant en chef, négociaient, à raison de 3 % de bénéfice, les sommes qu'ils recevaient en piastres neuves pour payer leurs brigades ou leurs divisions. Une fois à Matamoros, le général Woll commandant l'armée des frontières avait mis en adjudication les fournitures de l'armée; par cette mesure, il obtint pour le compte du trésor un bénéfice de 13 %, sur le prix ordinaire de ces fournitures, le général Arista, alors à Mexico, réussit, à force d'intrigues auprès de la famille et des amis de Santa-Anna, à faire révoquer ce contrat et en approuver un autre qui donnait 25 % de bénéfice aux fournisseurs en sus du prix ordinaire, ce qui faisait une différence de 38 %, sur le prix obtenu par le premier contrat. Ces faits monstrueux étaient assez communs et connus de Santa-Anna qui n'eut jamais le courage de les empêcher.

Quant à l'affaire du Texas, elle était entrée dans la voie des négociations. Les Texiens étaient alors assez mal considérés par le gouvernement de Washington qui les regardait comme des flibustiers indignes de sympathie; peut-être aussi se doutaient-ils que ce gouvernement voulait s'annexer leur territoire et le mettre à la raison. De ce côté, ils ne pouvaient s'attendre qu'à leur annexion, c'est à dire à la

perte, sinon de leur indépendance, au moins de leur situation privilégiée. Ils étaient en guerre avec le Mexique, mais au moins, ils avaient l'espérance de conserver tous les bénéfices de leurs privilèges, en se liant avec cette république; ils auraient même accepté de rentrer sous la domination mexicaine, pourvu que cette domination fût simplement nominale et leur laissât toute leur indépendance politique. Cette situation des esprits et des intérêts du Texas décida les autorités de cette république à entamer des pourparlers avec le gouvernement mexicain.

M. Doyle, chargé d'affaires de S. M. britannique communiqua au président par intérim des propositions apportées par l'avocat texien Robinson, pour faire cesser la guerre entre le Mexique et le Texas. A la suite de ces propositions, on régla une suspension d'armes pour donner aux délégués le temps et la facilité de traiter de l'amnistie et de la réunion du Texas au Mexique. Le ministre de la guerre, M. Tornel, envoya copie de ces conventions préliminaires au général Woll pour l'informer de ce qui se passait et lui donner des ordres relativement à cette affaire. Santa-Anna, de son côté, lui écrivit le 12 juillet 1843... « Par les ordres et autres documents qui vous ont été adressés du ministère de la guerre, vous savez que les hostilités entre la république et ce département, — le Texas, — ont été suspendues pendant le temps que dureront les pourparlers qui doivent avoir lieu pour mettre fin à la guerre et rétablir les relations détruites par l'ambition et l'avarice de quelques aventuriers. La base de l'union sera la reconnaissance explicite de la souveraineté nationale et la soumission au gouvernement. Si nous sommes dans les meilleures dispositions pour établir la paix, nous avons aussi l'énergie et la ferme résolution de prolonger la guerre jusqu'à ce que les droits de la république soient reconnus et sauvés.

« Néanmoins, le temps ne sera pas perdu, parce que vous pouvez organiser, en conformité avec les vues du gouvernement, la section des mille cavaliers qui devaient opérer

sous vos ordres, dans l'intérieur du Texas... — A. L. de Santa-Anna. »

Les correspondances et les proclamations de Samuel Houston et du général Woll nous apprennent que le 4 septembre les deux républiques s'étaient également entendues pour relâcher les prisonniers. Les délégués texiens n'arrivèrent à Matamoros que le 18 octobre; ils motivèrent ce retard par les pluies qui rendaient les routes impraticables. Le général Woll, pour éviter les fâcheuses influences d'une ville révolutionnaire comme l'était Matamoros, désigna la petite ville de Laredo pour y tenir les conférences. Il avait obtenu que le Nueces fût considéré comme limite naturelle du Texas, et que le mot territoire fût substitué à celui de république qui blessait les oreilles mexicaines, l'indépendance du Texas n'ayant jamais été reconnue par le Mexique. Le 2 janvier 1844, les conférences n'étant pas terminées, Woll reçut l'ordre du président par intérim de reprendre les hostilités le 1^{er} mars, si le 28 février les délégués n'avaient pas conclu d'arrangement. Par une lettre du 3 janvier, les commissaires texiens acceptèrent ce délai. Enfin, le 15 février 1844, le général D. Antonio Maria Jauregui et le colonel D. Manuel Maria Landeras, pour le Mexique, G. W. Hockley et Samuel Williams pour le Texas, signèrent à Sabinas, quartier du général Woll, un armistice qui devait durer jusqu'à la signature du traité de paix. D'après l'article 4 de cet arrangement, les commissaires texiens devaient aller à Mexico conclure le traité de paix aussitôt qu'ils en auraient reçu les pouvoirs.

Tandis que cette amnistie se traitait sur les frontières, le congrès texien, influencé par les États-Unis, votait, presque à l'unanimité, l'annexion du Texas à la république américaine. Ce vote fut aussitôt expédié à Washington et soumis au sénat qui l'approuva par une majorité de quarante voix contre neuf. Houston était très ennuyé de cette mesure, car il espérait que l'indépendance du Texas serait reconnue par le Mexique; ce qui lui paraissait préférable à l'annexion aux

États-Unis. Voulant gagner du temps pour ne rien précipiter, il laissa les délégués sans pouvoir pour aller traiter à Mexico et n'entrava pas le congrès dans ses démarches à Washington. Santa-Anna, en apprenant cette conduite des Texiens, entra dans une violente colère, et le 10 juin 1844, il écrivit la lettre suivante au général Woll :

« ... Le mois de mai s'étant passé, sans qu'il soit venu du Texas les délégués pour traiter de la pacification de ce département, selon les stipulations arrêtées pendant l'armistice qui a eu lieu, il y a trois mois, les hostilités doivent recommencer et j'espère que vous aurez agi de la sorte sans avoir attendu de nouveaux ordres du gouvernement. Par cette lettre, je vous prie d'organiser des corps de cavalerie... et d'infanterie, pour attaquer l'ennemi de toutes les manières... La perfidie avec laquelle se sont conduits les Texiens, montrent d'un côté le désir de traiter avec Mexico pour terminer l'état de guerre, et, de l'autre, faisant des conventions avec les États-Unis qui tendent à consommer l'usurpation la plus criminelle et la plus scandaleuse des temps modernes, oblige la république mexicaine à tenir ces hommes sans foi, sans la moindre considération. Il faut commencer la guerre avec vigueur; une armée respectable sera bientôt dans les campagnes du Texas avec tous les éléments nécessaires pour faire triompher les droits nationaux profondément blessés.

— A. L. de Santa-Anna. »

Le général Woll n'avait pas d'argent et pas assez de troupes pour commencer cette campagne; les autorités mexicaines civiles et militaires paralysaient son activité et lui suscitaient, par la contrebande, les contrebandiers et les Indiens, des embarras inouïs. Quoique sans ressources, il n'était point resté inactif. Son camp de Sabinas avait été fortifié, des barraques assuraient un abri confortable à ses soldats, des jardins leur procuraient des légumes, il sut en un mot veiller à leur instruction militaire comme à leur entretien avec une sollicitude d'autant plus remarquable que ses moyens pécuniaires étaient excessivement limités. Ne vou-

lant pas laisser les frontières devenir la proie des contrebandiers et le théâtre de désordres continuels, il institua un corps d'explorateurs, chargés de poursuivre les contrebandiers et les malfaiteurs protégés par Arista et Canalès. Il confia l'organisation de ce corps au colonel Crisanto de la Peña, homme d'une activité peu commune et d'une grande intelligence.

Le 15 janvier 1844, ce colonel lui écrivit de Guerrero : « Sur la liste des soldats que je vous envoie d'office, pour la compagnie des explorateurs, il n'y a pas tous ceux que je croyais, parce qu'au moment de commencer à les réunir, j'eus un différend avec le juge de cette ville par rapport à cette compagnie. Ce monsieur est un des principaux contrebandiers de ce pays, et cherche les moyens de laisser les choses dans l'état où elles se trouvent, afin de pouvoir continuer ses forfaits, de sorte qu'il est devenu mon ennemi et ne perd pas un instant pour me faire du mal, ni aliéner les habitants et beaucoup de soldats, comme il y a déjà réussi... » Suivent des détails sur l'organisation de cette compagnie, les embarras suscités par les autorités intéressées dans la contrebande, et sur des convois considérables de contrebande sortis de Reynosa et de Camargo sous la protection de Canalès.

Le 5 mai suivant, le colonel Crisanto Peña, à la tête d'un détachement d'explorateurs remontait le Rio-Grande pour veiller sur un convoi de contrebandiers, commandé par Canalès, et qui lui avait été désigné dans les environs de Camargo. Attiré dans un guet-apens, il fut massacré avec tous ses soldats; son lieutenant, D. Eugenio Gonzalez, resté en arrière, put se sauver à la nage, et fit avertir le général Woll et le sous-préfet de Mier, D. Isidro Garcia, de cet assassinat. Canalès, ignorant cette circonstance, mais apprenant qu'un de ses serviteurs, anciennement attaché à ce sous-préfet, s'était sauvé le lendemain du meurtre du colonel, envoya deux assassins à Mier. Au milieu de la nuit, ils frappèrent à la porte de D. Isidro Garcia, et demandèrent à lui remettre une

dépêche du général Woll. Le sous-préfet, sans méfiance, se leva de son lit, alla à la rencontre de ces misérables qui le tuèrent de deux coups de revolver et se sauvèrent à Camargo auprès de Canalès.

Ces deux événements produisirent une douloureuse sensation sur les frontières. Le général D. Ignacio Gutierrez, qui commandait le Tamaulipas, écrivit à ce sujet au général Woll, la lettre suivante, en date du 1^{er} juin 1844 :... « J'ai appris, par le préfet de Matamoros, l'horrible assassinat commis sur le très honorable sous-préfet de Mier et sur le colonel Crisanto Peña, ainsi que la conduite de Canalès J'ai délégué M. Lara pour se rendre dans cette ville et examiner les moyens de châtier les coupables. J'ai pareillement envoyé des dépêches au gouvernement pour qu'il fixe sérieusement son attention sur la frontière du nord, avant que l'étincelle produise un incendie difficile à éteindre, pour que l'ingrat Canalès soit enfin vu sous ses vraies couleurs, lui faire quitter cette frontière, et finalement envoyer quelques secours aux troupes qui sont depuis tant de temps dans une aussi profonde misère. — Ignacio Gutierrez. » —

D. Isidro Reyes, alors ministre de la guerre, expédia l'ordre au général Woll de diriger Canalès sur Mexico pour y être jugé. Cet ordre, daté du 7 juillet, arriva à destination au moment où le général allait faire fusiller ce monstre et débarrasser ainsi le gouvernement et la frontière d'un de ses plus grands malfaiteurs. Canalès se sauva de Mexico, sans attendre son jugement, comme nous l'apprend une lettre du président par intérim, D. Valentin Canalizo, adressée au général Woll. Dans cette lettre datée du 23 novembre, Canalizo commence par s'étendre longuement sur la conduite du général Arista, accusé de concussion, d'avoir vendu à son corps d'armée, à des prix très élevés, les produits de son hacienda, lesquels produits n'avaient été livrés qu'en partie... « Je suis convaincu, dit le président, qu'il est lié au agents de la révolution... Pour le moment, il est indispensable que par aucune considération vous ne cessiez

de travailler énergiquement contre quiconque tenterait de révolutionner cette frontière, — le Rio-Grande, — redoublant de vigilance pour éviter également que Canalès ne lève l'étendard de la révolte, comme il en avait certainement l'intention en quittant la capitale, et comme je vous l'ai écrit d'office. Faites donc tout votre possible pour le faire prisonnier, tout en veillant sur M. Arista qui pourrait être d'accord avec lui... Le général Santa-Anna est aujourd'hui à Queretaro et sera promptement sur les révoltés qui, n'ayant que peu de troupes, ne livreront pas bataille à ce que je crois. — Valentin Canalizo. » —

Il eût été plus sage de laisser la loi avoir son cours, et de ne point faire venir de si loin un prisonnier aussi dangereux; mais on voit dans Santa-Anna de pareilles faiblesses se renouveler en bien des occasions où les mesures énergiques sont impérieuses. Son excessive indulgence pour Arista devint fatale au Mexique; Santa-Anna avait donné l'ordre au général Woll d'envoyer Arista enchaîné à Mexico, parce qu'il était convaincu de sa défection, et qu'il voulait faire une enquête rigoureuse sur sa conduite. Arrivé dans la capitale, Arista sut circonvenir Santa-Anna de telle manière que celui-ci, loin de le mettre en jugement, l'envoya aux frontières prendre le commandement de l'armée du nord, à la place du général Woll. Le président crut se justifier de cette mesure, en disant qu'il agissait ainsi pour attacher au pouvoir ce général infidèle, mais plus tard, il manifesta le regret de ne pas l'avoir fait fusiller à Mexico. Les regrets viennent toujours trop tard. Arista de retour sur le Rio-Grande, retira l'armée de son campement de Sabinas, la dispersa dans les villes de Tamaulipas et Nuevo-Leon, abandonna de la sorte une magnifique position stratégique et laissa les frontières sans défense. Les Texiens, n'étant plus menacés, redevinrent plus insolents, et les États-Unis se préparèrent à se substituer aux colons, non plus pour demander l'indépendance du Texas, mais la frontière du Rio-Grande. Voici quelles furent les conséquences de la

conduite du gouvernement de Mexico envers Canalès et Arista.

On a vu, par la lettre de Canalizo, que le 23 novembre Santa-Anna se trouvait à Queretaro, prêt à livrer bataille aux révoltés; en effet, le 5 novembre, Parédès avait de nouveau levé l'étendard de la rébellion à Guadalajara, et Santa-Anna marchait contre lui, se dirigeant sur Lagos, avec une belle armée destinée à la guerre du Texas. Parédès et les conservateurs demandaient la responsabilité effective du gouvernement provisoire, la suppression des contributions décrétées pour la guerre du Texas et la réforme immédiate des BASES ORGANIQUES. Dans un manifeste daté de Guadalupe-Hidalgo, 21 novembre 1844, c'est à dire au moment de son départ pour l'intérieur, Santa-Anna réfute habilement tous les prétextes donnés par les conservateurs pour allumer de nouveau la guerre civile, et franchement ce manifeste parle le langage le plus constitutionnel et le plus logique que l'on puisse désirer. Mais Santa-Anna commençait à se perdre dans l'opinion publique par ses faiblesses et ses irrésolutions; puis, il faut bien l'avouer, un homme qui gouverne toujours par procuration, loin de la capitale, finit par lasser la patience du peuple qui met naturellement sur son compte tout le mal qui se fait et tout le bien qui ne se fait pas.

Le 29 novembre, Canalizo décréta la suspension des séances du congrès; mais cet acte, loin de calmer les esprits, les irrita davantage. La ville de Mexico donna son adhésion au plan de Parédès; le congrès proclama la déchéance de Canalizo, déclara factieux le président constitutionnel et nomma président par intérim le général D. José Joaquín de Herrera. Ce même jour, 6 décembre 1844, le ministre des finances, D. Antonio Haro y Tamariz, celui des affaires étrangères, D. Manuel Crecensio Rejon, et celui de la justice, D. Manuel Baranda furent obligés de se sauver pour ne pas exposer leur vie ou leur liberté; Canalizo et le général Basada, ministre de la guerre, furent incarcérés. Le bas peuple courut au cimetière de Santa-Paula, exhuma du mo-